

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Jocelyne Felx, Étienne Lalonde, Marco Geoffroy et Josée Marcotte

Rachel Leclerc

Number 150, Summer 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69237ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Leclerc, R. (2013). Review of [Jocelyne Felx, Étienne Lalonde, Marco Geoffroy et Josée Marcotte]. *Lettres québécoises*, (150), 38–39.

☆☆☆ ½

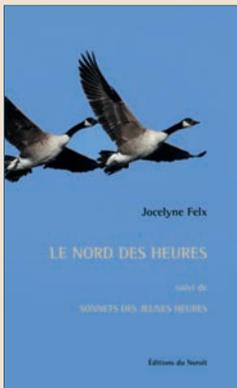
JOCELYNE FELX

Le nord des heures suivi de Sonnets des heures jeunes

Montréal, Noroît, 2012, 78 p., 16,95 \$.

Quand va la plume à la fontaine

Jocelyne Felx a été durant de nombreuses années critique de poésie à *Lettres québécoises*. La poésie, elle en connaît donc la musique, la nécessité, toute la fragilité. Six ans après *L'échelle et l'olivier*, c'est dans son jardin qu'elle nous invite pour nous enseigner la liberté des oiseaux et l'échéance des fleurs.



Dans la première partie, intitulée « Le nord des heures », l'écriture pose ses marques et met la table pour ce qui approche. Il est possible au lecteur de deviner quelques parentés : ainsi, l'intime et le féminin de Louise Dupré percent ici et là, une sorte de paisible ou de confortable (?) inquiétude. Jacques Brault n'est pas loin non plus, qui veille sur les heures et les outils, le chemin. Quant au tragique du quotidien, à tout ce qui se trame sous la neige ou dans une poignée de terre grasse, il n'en sera pas vraiment question. Le projet n'en est pas moins primordial pour l'auteure, elle qui « vise la parole d'un arrachement à l'ordre » (p. 18). Si la poète la plus douce peut en appeler à ce début de dissidence intérieure et proclamer sa singularité, c'est que toute poésie, quelle qu'elle soit, est d'abord une révolution pour celui ou celle qui l'écrit. Il n'était pas vraiment utile de s'en prendre aux « cravatés », à « leur argent et ses pompes », aux « technocrates » (p. 11) : leur présence ici ne fait que brouiller le miroir. Mais, pour avoir trop souvent cédé à la tentation, je ne reprocherai à personne de pratiquer à l'occasion un prêchi-prêcha qui, ici comme dans d'autres livres, risque de tomber à l'eau comme un bec de mésange à son abreuvoir.

Le retour du sonnet

J'ai dit « révolution » ? Allez savoir si l'auteure a imaginé la seconde partie de son livre, la partie principale, comme une transgression par le retour du vers rimé. Connaissiez-vous le sonnet Peletier ? Et le sonnet marotique ? Moi non plus. Quarante pages et autant de poèmes soumis à la contrainte suivante : deux quatrains avec rimes embrassées, suivis de deux tercets, le tout sur le modèle ABBA ABBA CCD EED. Ou, sinon, ABBA ABBA CCD EDE. Ils sont très réussis, ces jeux sonores qui avaient jadis vocation d'amuser les aristocrates dans leurs salons (et les cravatés, je suppose, avec leur argent et ses pompes, ou les technocrates d'un temps ancien, mais aussi, ne l'oublions jamais, l'ami Ronsard et l'ami Du Bellay). Parfois pleins d'humour — un humour provoqué par le besoin d'une rime —, ces quarante poèmes ont tiré Jocelyne Felx jusqu'à son jardin, son espace de tranquillité. On ne peut que rester baba devant ses connaissances dans le domaine des plumes, des pétales et des poils. De nombreux oiseaux et de nombreuses fleurs y sont nommés, étudiés, sans oublier le Burmèse qui feule sous la verdure. La poète nous convie à une petite fête des sens, et son livre est un jeu très sérieux, d'ailleurs ponctué de réflexions qu'on lui enverra : « Je pense que c'est mieux d'entendre que de dire / La peine qui pleure dans la route des vents. / Ce n'est pas un arbre qui craque c'est, rêvant / Le jaseur, la grâce première de son dire » (p. 37).



JOCELYNE FELX

☆☆☆ ½

ÉTIENNE LALONDE

Chemins mal éclairés

Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Poésie », 2012, 80 p., 14,95 \$.

Le Réel selon Étienne Lalonde

Loin de tout. Loin du fatras idéologique et du destin des États, loin de la réalité brute et de la mégaboutique du quotidien, loin surtout des écritures fades ou convenues ; mais proche du songe, du Réel — le fameux impossible de Lacan — et tissée d'une urgence, d'un danger à peine effleuré. Voilà où se construit l'œuvre, la différence d'Étienne Lalonde.

Il y a des histoires qu'on est incapable de raconter, car les humains n'y sont qu'à demi esquissés. Là, le sens de notre présence sur la Terre, à nous les étranges, les familiers, devient difficile à saisir. Dans les livres parfaits et épurés d'Étienne Lalonde, on trouve peu de repères conventionnels : un, deux ou trois personnages, et si peu d'échanges entre eux qu'on dirait que leurs pensées montent au ciel comme une buée, une assemblée de jeunes fantômes. Pourtant, tout est donné, simplement égrené comme des indices sur la neige.

D'abord, le paysage. Une plaine, une maison, éventuellement un ruisseau. Toujours le paysage, sinon la campagne. On trouvera deux humains, une femme et une jeune fille. À la fin, un homme, sorte d'archange aux ongles sales et qui vient chercher son dû. La femme souffre, mais ce n'est même pas sûr. Et la maison attend, comme nous. Dans cette sorte de poésie, un mot, une ligne nous attrape par la main, s'accroche à nos hardes et nous exhorte à rester, car il faut que quelqu'un entende et voie ce qui va venir. Cela me rappelle soudain *L'incendie* de Tarjei Vesaas. Parfois, un alexandrin ne dit pas son nom et sa beauté de prose : « La femme est apparue au fond du paysage » (p. 14). Lalonde est le poète de la fantasmagorie et de *l'atmosphère*, une atmosphère troublante et prégnante, avec une odeur musquée parfois, qui monte dans le secret des lieux.

Un enfant de Lemieux

Économe et juste, l'écriture propose sans appuyer quelques métaphores et images. Elle définit peu à peu la circonstance — injustifiable



ÉTIENNE LALONDE

Le livre semble construit sur un secret, une délicatesse de feuille, un vœu d'avenir.

et injustifiée — qui réunira ces rares humains dans cet endroit, dans cette désolation. Pensez à un tableau de Jean-Paul Lemieux, avec des espaces imprécis, pensez à une tragédie ordinaire peut-être. Vous n'êtes pas obligé de tisser un lien entre les personnages, mais il serait bon que vous le fassiez. D'ailleurs le poète, s'il a sa vie propre, avec un présent et un passé pour étonner son livre, a aussi prévu beaucoup de place pour *votre* imaginaire, *votre* songe.

Le livre semble construit sur un secret, une délicatesse de feuille, un vœu d'avenir. Voyez-y un léger regret, une angoisse, et vous entrerez facilement dans cette campagne avec bâtiment, dans cette écriture. Il y a la lumière, la porte, la haie avec son ouverture, il y a votre propre étrangeté. Soyez très attentif et tout vous sera accordé. Avec l'imprécision et l'onirisme qu'il s'autorise dans cette histoire — une histoire qui n'en est pas une, vous l'avez compris —, le poète nous fait cadeau de son universalité. C'est un viatique et une beauté qu'il a peut-être puisés dans votre tête ou dans la mienne. À la fin, qu'arrive-t-il à la femme après le passage de la jeune fille et de l'homme ? Peu de chose, semble-t-il. D'ailleurs, « jamais elle ne viendra / Rassembler ses falaises » (p. 69). Troublant Étienne Lalonde.



MARCO GEOFFROY ET JOSÉE MARCOTTE

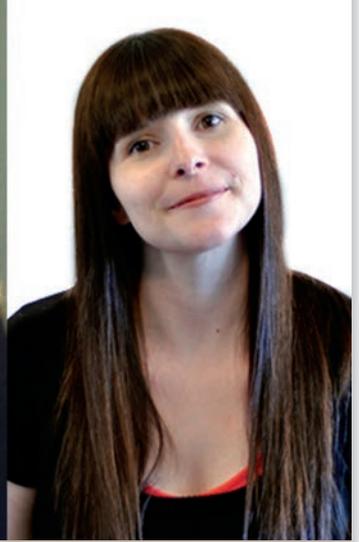
Poèmes du lendemain 21

Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2012, 54 p., 14 \$.

Prix Piché de poésie 2012

Poèmes du lendemain 21 – pourquoi 21 ? J'ai dû rater quelque chose – rassemble les poèmes de deux jeunes auteurs. Marco Geoffroy a remporté le prix Piché de poésie 2012, donné chaque année pour rendre hommage à Alphonse Piché ; la seconde, Josée Marcotte, a reçu quant à elle une mention au même prix.

Coma symphonique est une suite poétique qui porte bien son titre puisqu'il y est constamment fait allusion à ce que j'appellerais, faute de mieux, l'artefact musical. Dans cette poésie catastrophiste d'où sourd la violence comme un besoin constant de profanation, il est beaucoup question de micro, de trame sonore, de diapason



MARCO GEOFFROY ET JOSÉE MARCOTTE

et de *speaker*, de *fuzz*, de *fade out*, de *drum n'bass*, de *rythm (sic)*, de *frame* et j'en passe. Mais je ne suis pas sûre qu'on parle une seule fois de musique. On aimerait pourtant savoir ce qui entre dans les oreilles de ce jeune homme pour lui boucher l'avenir à ce point.

Les thèmes se rassemblent autour de la révolte mais aussi de l'impuissance. Par ailleurs, ces poèmes veulent enfoncer tellement de portes (langagières, sociales, etc.) que cela en devient suspect. Gageons que si le poète s'en sort, c'est au rythme de son cher métronome qu'il s'embourgeoisera en moins de temps qu'il n'en faut pour écrire « La Joconde botoxée / Marilyn tatouée en 4 exemplaires / *Elvis with a gun* » (p. 16). Mais, pour l'heure, il ne semble pas rechercher le mieux-être qu'on lui souhaite sincèrement. Ou alors il nous joue la comédie, ce qui serait bien vilain, car il ne faut pas désaccorder ainsi la vie et l'écriture.

Pour être un peu plus positive et constructive, je dirais qu'avec autant de dureté, de punch, de pep et si peu, si peu d'optimisme, cette poésie a de l'avenir quelque part. Je serai donc là pour lire le deuxième livre, promis.

L'invention langagière ?

La suite de Josée Marcotte s'intitule *Les mots sont verbe*. La poète est si énergique, si débordante de joie devant les mots et leur potentiel de floraison qu'on ne sait plus où donner de la tête pour stopper le carnaval. Jouisseuse et folle, Josée Marcotte court après la langue, il n'y a pas d'autre mot, et se roule dans le lexique comme d'autres dans le miel. Il en ressort des pages entières où les substantifs se transforment en verbes. Jacques Prévert a dû passer par là. C'est peut-être tant mieux pour la poète, mais ici le résultat est souvent pathétique. « Je rotules, je genoux, j'horizontal ma tête » (p. 46). Ou encore : « J'arbre, j'horizon, je parodie, je paradis. Je bleu, je rouge, je vert à découvert, mon corps avec moi, ou sans moi, j'imbécile dans le verbe. » (p. 37) On pense à du mauvais Sol et on se dit que le jury du prix Piché aurait dû passer son tour cette année.

« Je ne me peux plus, quand tu hanches vers moi, je te veux, et je t'absente, tout à la fois » (p. 45). Là, on a une pensée pour Marco Geoffroy, lui qui, plus haut, dans un poème sur le sexe, se désolait de l'impuissance ambiante. Ces deux énergies-là tireraient sûrement profit à se croiser dans une chambre fermée plutôt que sur une scène de festival.

